

Le nectar des masses

Tous les douze ans, à l'occasion de la Kumbh Mela, Kumbhnagar, ville de tentes la plus surpeuplée du monde, jaillit de terre. Une Tentapolis à deux pas d'Allahabad, cette « Cité de Dieu » érigée sur la rive sablonneuse du Gange. Pour la première Kumbh Mela du XXI^e siècle, le gouvernement de l'Etat de l'Uttar Pradesh avait partagé en douze secteurs le désert gris qu'est le sangam, le confluent du Gange et de la Yamuna. Il avait fait poser quatre cent-cinquante kilomètres de câbles électriques et cent quarante-cinq kilomètres de conduites d'eau, aplanir cent quarante kilomètres de routes, installer vingt mille abris-toilettes, construire quinze pontons et relier cinq mille téléphones. Cette ville provisoire a coûté dans les quarante millions d'euros. L'organisation était impressionnante : six mille éboueurs avaient été embauchés pour ramasser les ordures ; les rues, stabilisées par des talus de sable, étaient arrosées toutes les nuits ; dans la journée, des milliers de bénévoles assuraient le service d'ordre.

Une fosse à ordures remplie de gobelets à thé en plastique. Certains écrasés, d'autres en terre et déjà en train de se désagréger. Au fond du trou, le vieux et le neuf, l'éternel et l'éphémère se côtoient et se superposent. C'est Mauni Amavasya, le plus important des quatre jours de bain, et à voir l'immensité de la foule, l'idée que quelque chose puisse être éternel s'apparente à une menace. À quatre heures du matin, la poussière des rues est soulevée par une infinité de pieds en route pour le sangam. Une des passerelles est réservée à la procession carnavalesque des sadhous. Pareils à des rois, les gourous des gourous trônent sur des chars richement ornés, suivis par la piétaille.

Des gourous de moindre rang brandissent des ombrelles au-dessus des gardiens du savoir. Par vagues successives, les akharas affluent vers le fleuve, leurs bannières immenses claquant dans le vent frais du matin. La foule semble figée, mais à la marge, derrière les barrières provisoires, elle s'effrange en cohue et bousculade. Les pèlerins attendent le darshan. Il y a bien longtemps qu'on ne peut plus dénombrer la foule. Des observateurs l'estiment à vue de nez à onze, vingt-deux ou trente-trois millions.

Sur la rive, la soif de purification prend des allures de folie : on crie, on pousse, on cogne, l'eau bouillonne d'excitation. Deux vieux sadhous frissonnants se tiennent par la main, comme deux frères courbés au sortir d'une vie qui leur en a fait trop voir. Ils plongent la main dans un sac en plastique et s'enduisent de cendres sacrées. « Cette eau, c'est la vérité, lance l'un, nous n'en avons pas conscience, mais Dieu est en nous. »

Aux premières lueurs du jour s'avancent les sadhous du Juna Akhara, le plus militant des akharas, un mélange de Légion étrangère et de Hell's Angels, emmenés par deux naga sadhous montés sur de fières montures : l'un tient la bannière, l'autre frappe un rythme hérissé. Sur un signe imperceptible, les sadhous du Juna Akhara dévalent la dune jusqu'au fleuve et font tourbillonner la poussière en un nuage qui bientôt leur avale les pieds. Leurs cris éclaboussent avant qu'ils ne plongent dans l'eau. Revenus sur terre, ils se mettent, encore dégoulinants, en posture de combat, agitent des épées étincelantes et dansent sur place avant de s'immobiliser, l'air menaçant. Un sadhou furieux arrache son appareil à un photographe qui s'est un peu trop approché, le jette par terre et danse, avec quelques-uns de ses frères, une ronde extatique autour de l'appareil vaincu.

De l'autre côté de la langue de terre, on photographie à tour de bras. Des sadhous escaladent la barrière et adoptent des poses viriles. Ils réclament des cigarettes. Divas capricieuses, ils se laissent prendre en photo avant de chasser les photographes avec des gestes obscènes. Un sadhou habillé immortalise la scène sur sa Betacam. Un policier commence à jeter des pierres sur les photographes. Un sadhou l'imité, avec des pierres plus grosses. Un autre lance alors des cailloux sur les policiers. Les journalistes évitent habilement les pierres comme dans une partie de ballon prisonnier, sans cesser de photographier. Les sadhous se bousculent en direction du pont, certains perdent l'équilibre, se raccrochent désespérément aux barrières. L'un d'eux, son trident dans la main droite, grimpe sur une barrière et tente énergiquement de rappeler tout le monde à l'ordre. Il brandit son trident, menaçant. La posture guerrière fait son effet, les naga sadhous s'écartent comme des enfants apeurés. Bientôt, le pont tout entier est submergé de corps sombres. Une armée de saints nus s'étire en arc de cercle au-dessus de Ganga Mataji.

Extrait de Ilija Trojanow: *Le long du Ganges*, Buchet Castel, 2011 (Traduit de l'Allemand)



D. TRANSLATION IS NOT TREASON

Mysterious are the paths of the manuscripts. Take a Greek treatise for example, inscribed on parchment in Miletus and carried away in a metal cylinder to Alexandria, where it rests a few centuries, before it is donated on a special request by a visiting scholar to the university at Edessa, from where, after serving many inquisitive eyes, it is spirited away to the library of the Abbasid Caliph in Baghdad. There it is chosen, as one of many Greek manuscripts, to be rendered into Arabic by a team of Syrian Christian scholars. The manuscript passes into a new body, made of papyrus and calligraphed in Arabic letters, adorned with beautiful ornaments. Sold to a learned Baghdadi family, this manuscript is one day secreted in an ivory casket, and taken by the son of the house on a business trip, by sea mostly, to Cordoba, at the western end of the Islamic world, and gifted to the Vizier, from whose private collection it passes into the ownership of an Andalusian Jew, several generations later, who translates it into Hebrew, a process that in turn inspires a contemporary of his, a widely travelled Christian originally from the Frankish lands, to render it into Latin in Toledo, on a superior material that has recently been imported from Palermo – paper. In this avatar, the manuscript is sold to the Benedictine monastery of Cluny, whose enlightened abbot is an avid collector of Arab literature. Here it is copied and distributed among the libraries budding in Christian Europe, one of which is in Venice. And when a new technology called printing booms in the city of St Mark, this text is set in lead and multiplied, so that today a copy is available in the Bibliothèque Nationale in Paris, the Staatsbibliothek in Munich and in several other libraries, resting in the rare-books departments, which are air-conditioned to guarantee its longevity, as if it has not survived the ages with tenacity and style.

Knowledge depends upon a critical mass of textual availability. We are so used to the all-encompassing vastness of the book market and the Internet, that it takes an effort to imagine the attraction and wonderment that the libraries and

universities of al-Andalus held for Christians. The Caliphal library in Cordoba for instance, one of 70 major libraries in al-Andalus, prided itself on 400,000 books. By contrast, the monastery of St Gall in Switzerland, which possessed one of the leading libraries in Christian Europe at the time, owned 600 manuscripts (Hillenbrand, in Jayyusi: 121). How were the monks going to start a Renaissance with such a meagre handful of books? Not surprisingly, as a historian of science observes, “Cordoba in particular was an irresistible magnet, attracting many young, well-born Europeans, whose families sent them to the fabled Spanish metropolis to get ‘finished’” (Turner 201), in much the same way that students from all over the world now apply to Ivy League universities in the USA. “In most of the arts and sciences of civilisation, mediaeval Europe was a pupil and in a sense a dependant of the Islamic World, relying on Arabic versions even for many otherwise unknown Greek works.” (Lewis: 7)

Toledo, at the heart of La Mancha, once the citadel of the barbarian Visigoths, became the Baghdad of the West: it enjoyed the distinction of hosting Europe’s first modern school of translation – the *Escuela de Traductores* – established by Raimundo of Sauvetat, the city’s archbishop in the first half of the 12th century. This inaugurated a lively stock exchange where treatises, surveys, anthologies and compendia were traded among languages: treasures that had long been the preserve of Arabic were distributed among the intelligentsia of Christendom. Christian monks, scholars and poets crossed the Pyrenees, or sailed from Italy, to partake of the intellectual feast.

Promising scholars from across Europe were recruited into the ongoing project: foremost among them, Gerard of Cremona, Michael Scot, Robert of Ketton, and Hermannus ‘Alemannus’ of Carinthia. Thousands of manuscripts were translated: texts began to flow in various directions among Greek, Arabic, Hebrew and Latin, and into the headwaters of the emerging languages of Castilian, Occidental, French and Italian. A special process of collaborative translation, *traduction-à-*

deux, was developed: usually a Jew (occasionally a Muslim) translated the Arabic text orally into Romance or Castilian, before a Christian rendered this oral version into written Latin.

Working on a bridge between languages, these Jewish interpreters and Latin scribes translated the Greek originals, and the Arabic commentaries as well as the original works of the Arab masters.

[...]

In 1143, Christian Europe could finally read the Koran. At the urging of Peter the Venerable, abbot of Cluny, Robert of Ketton produced the first Latin translation of Islam's foundational scripture.

[...]

Translation, as Peter tried to convince his contemporaries, was not treason, but the gateway to mutual understanding and to the possibility of universal peace.

Extrait de Ilija Trojanow: *Confluence / Kampfabsage. Kulturen bekämpfen sich nicht - sie fließen zusammen*, Blessing, 2007

